

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

Texte de Gabriel REUILLARD.

Dessin de G. RAIETER.



Hebdomadaire : Le Samedi
10 centimes.

6^e ANNÉE

26 Juillet 1913. — N° 288

Comtesse Mathieu de Noailles

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A
Henri FABRE
19, Rue Jean-Jacques-Rousseau, 19, PARIS (1^{er}).

Téléphone
321.42.

ABONNEMENTS :

UN AN.....	6 »
SIX MOIS.....	3 »
ETRANGER	
UN AN.....	8 »
SIX MOIS.....	4 »

Comtesse Mathieu de Noailles

Le plus pur et le plus fervent, le plus simple et le plus humain, le plus clair et le plus direct des écrivains de notre temps, Jules Renard, fut amené à parler, en 1904, du talent de l'auteur dont nous allons nous entretenir aujourd'hui : « Je n'ai lu de Mme de Noailles, disait-il, que *Le Visage Emerveillé*. Je l'ai lu de mauvaise humeur. Quoi ! Il va falloir encore admirer quelqu'un ! Ça m'aurait ravi que cette dame fût stupide. A la lecture, le livre m'a bien souvent agacé. Que de vertige ! que de volupté ! Ça éprouve tant que ça une petite religieuse ! De la douleur éclatante, du plaisir qu'on renonce à dire ! L'âme s'élançe, le cœur aussi, les poumons aussi ! Ce n'est plus la vie, c'est la vie de la vie, l'amour de l'amour ; le silence crie ; on s'évanouit à chaque odeur, même à celle des petits pois verts. Et tout ce qui pénètre dans la poitrine, jusqu'à des terrasses ! On ne sait plus si ces dames mangent un fruit ou si c'est le fruit qui les mange. Elles meurent de larmes, avec un soupir immense. C'est trop, c'est trop. Il faudra bien se calmer, et remettre chaque mot en sa place : le style ce n'est pas la femme. J'ai donc boudé jusqu'à la fin du livre. Mais, le livre fermé, je réfléchis... C'est tout de même l'œuvre d'une femme de talent. Ce mot-là me suffit. Faites décorer Mme de Noailles. Elle s'entrera, comme l'Aiglon, sa croix dans le cœur, mais elle l'aura bien méritée. » Cette opinion devrait bien nous suffire. Et pour ma part, j'aimerais qu'elle nous suffise, à vous, à moi. Elle est complète.

En quelques phrases sobres, en effet, Jules Renard a jugé clairement le talent abondant, éclatant et verbeux de la comtesse de Noailles. Il ne nous paraît pas que, depuis l'époque où parut ce livre, *Le Visage Emerveillé*, dans lequel sont, à mon avis, transcrites les sensations les plus personnelles de l'auteur, ce talent ait subi des modifications que nous aurions été heureux de signaler ici. Sur le dernier volume de Mme de Noailles, *Les Vivants et les Morts*, qui est un volume de vers, Jules Renard aurait eu, très probablement, la même opinion agacée et, à la fin, conquise. Agréablement modulée sur un rythme libre et contraint tout à la fois, éloquente et pensive, avec de continuel élan dont le lyrisme même est sans cesse rompu, la poétique de Mme de Noailles touche, par la forme, au romantisme. Elle semble pourtant vouloir se rajeunir parfois en puisant son inspiration à des motifs plus simplement humains que ceux qui ont été fournis aux poètes de tous les temps par la splendeur toujours renouvelée de la nature. Et l'auteur y décrit alors moins le spectacle merveilleux qui l'enchantait que son enchantement :

*J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu.
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.*

Il ne faut pas louer un écrivain de trop penser « à la foule future » et de se confier pour elle uniquement. Il y a là, non pas le juste orgueil du créateur, mais la vanité de ceux qui, déjà, en appellent à la postérité. Les poètes ne sont trop souvent que des imagiers pour grands enfants. Ils paraissent, d'abord, préoccupés de continuer la tradition des autres imagiers. Semblables, en effet, aux imagiers qui travaillent pour les petits enfants, ils ont l'air de vouloir illustrer les mêmes sujets comme les artistes d'école au moment du concours de fin d'année. Je ne vois pas qu'en cela la comtesse de Noailles ait fait une heureuse exception. Elle s'est servie de dons merveilleux pour un éternel

recommencement. Elle n'a pas créé une métrique personnelle. Elle n'a pas découvert des motifs nouveaux d'inspiration. Tout ce qu'elle a chanté : la terre, le soleil, le bonheur, le malheur, la haine et l'amour, ne lui appartient pas en propre. Ainsi, les faciles poètes de toujours épuisèrent aussi leur ardeur à renouveler la poésie qui leur avait été transmise. Ils ont, d'une matière travaillée, extrait une comparaison, une image encore inconnue. Ils n'ont presque rien fait pourtant si leur art s'est borné à cette habileté de copistes adroits, s'ils n'ont pas su révéler leur époque et nous proposer son enseignement en confrontant les hommes avec elle :

*Je vous ai regardé ce matin, soleil jaune,
Si longtemps que mon cœur en fut tout aveuglé,
Vous étiez un enfant debout sur mille trônes,
Petit soleil, avec vos couronnes de blé !*

Un poète regarde, après mille autres, le soleil qui se lève dans le matin. Ce spectacle l'émeut, lui suggère une image. Elle peut nous paraître neuve, cette image : elle est vieille pourtant, comme le monde et comme le soleil, comme le motif qui l'inspire. Au contraire, lorsqu'un poète est ému par la vision qu'il reçut de son époque, il en tirera, malgré lui une image qui lui appartiendra vraiment, et il nous intéressera par surcroît au spectacle nouveau qu'il aura découvert et qui sera, là, sous nos yeux. En outre, il enrichira notre sensibilité par l'indication qu'il nous donnera sur sa nouvelle découverte. Et il sera, pour l'avenir, un précurseur, c'est-à-dire un témoin lucide et passionné du temps dans lequel il aura vécu. Le poète doit avancer de découverte en découverte, je l'ai dit. Il ne doit pas s'approprier uniquement la conquête des devanciers, comme un propriétaire achète la terre voisine, y dessine un jardin selon son goût. Un créateur qui se sert de la langue transmise et l'enrichit, voilà ce que doit être, à mon avis, l'artiste exceptionnel. Et non pas seulement un créateur de rythmes et d'images, mais aussi, mais surtout, un créateur d'émotions inconnues. Si habile que soit la poésie de la comtesse de Noailles, on n'y rencontre pas cette espèce d'affinité proche qui nous étreint comme une secrète révélation sur notre vie et sur notre destin. L'écrivain doit parler directement à notre cœur d'abord. Avant Mme de Noailles, nous savions que la nature est belle. Avant Jehan Rictus, nous ne savions pas que le rude argot peut s'assouplir, que le langage populaire est le plus mélodieux de tous, peut-être. Et, tout à coup, je pense au lyrisme étroit de François Porché qui sut tirer des sentiments humains, le plus sobre motif de chant pour la poésie la plus humble et la plus pure :

*Encore si le cœur était seul à souffrir !
Lorsqu'il a gaspillé sa triste force, il goûte
L'endormeuse douceur d'un grand vide, et s'écoute
Comme une source au loin qui s'épuise, mourir...
Et même, quand bientôt il repart, lorsqu'il mène
Son vacarme étouffé derrière la cloison,
Quelque sourd qu'il paraisse et de faible raison,
C'est un cœur, après tout, qu'un rien souvent ramène...*

Ici, pas de verbiage adroit. Un cœur qui souffre se confesse à notre cœur... Depuis Verlaine, un poète n'a plus le droit de retourner au romantisme ou à cette espèce de classicisme étroit grâce auquel tant de pauvres gens bien doués donnent, sous forme de poèmes éternels, les pires devoirs d'écoliers...

**

Si j'ai parlé d'abord de la poésie de Mme de Noailles, c'est qu'elle ne diffère guère de sa prose. En effet, les œuvres en prose de Mme de Noailles sont, ainsi que ses livres de vers, un chant immodéré. Mme de Noailles, cependant, n'est pas comme M. Jourdain; elle est consciente, en prose comme en vers, de son lyrisme : en prose comme en vers, sa poésie est suggestive. Ainsi, Mme de Noailles semble éprouver un plaisir particulier à décrire ses sensations. C'est en cela que son art est vivant, par lequel l'auteur se raconte. Et c'est aussi pourquoi l'œuvre de la comtesse de Noailles est presque uniquement verbale. Une femme, partout, raconte ses émois de femme, éveillée à la vie et à l'amour. Et il n'y a pas là que l'instinctif besoin de se confier, comme un enfant qui souffre crie son mal avec de pauvres mots humains. La peine ou la joie est, pour la comtesse de Noailles, le prétexte à s'exalter lyriquement. Et c'est pourquoi on peut, on doit reprocher à la prose de Mme de Noailles, la même irritante façon qu'à ses vers. On pense, en la lisant, que si Mme de Noailles eût su se modérer, elle eût été, sans doute, un écrivain qui fût resté. Au lieu de dominer les mots, ce sont les mots qui la dominent; et les mots ne choisissent pas tout ce qu'ils traînent après eux, dans leur torrent : ils vont! ils vont! Et la pensée ne semble pas les appeler pour s'exprimer, ce sont eux qui appellent la pensée. Le poète ébloui par leur splendeur, invoque, à leur propos, les dieux : il les prend à témoins, il les exhorte. Il vit sur un passé mythologique auquel nous ne croyons plus guère : « O Pan, reviens dans le bois parfumé. Que mon âme qui depuis trois mille ans garde ton culte champêtre voie luire cette nativité! Tous les poètes, et, mon cher Pan, il est beaucoup de poètes, t'attendent dans les jardins; ne les crois pas lorsqu'ils se pensent mystiques et convertis aux religions de Judée. S'ils disent que leur âme est altérée de mystère, c'est parce qu'ils te cherchent et qu'ils ne t'ont point trouvé. Ah! qu'un matin de Pâques, quand sur les villes chrétiennes les cloches danseront, vaines poupées de métal, la forêt enfin se ranime! que l'aulne entende revenir sa nymphe aux jambes mouillées, que les bergers s'élancent, que le bouc et la biche resplendissent au soleil, et que, plus haut que les cloches d'argent sur les villes, tout le feuillage chante : « Pan est ressuscité! » Certes voilà un beau motif de poème lyrique. Il a beau être composé avec intelligence, il a beau être écrit avec chaleur, il nous incline sans entrain vers un panthéisme qui nous paraît abstrait. J'ai cité à dessein cette page dont l'intention m'est chère. Elle ne m'aurait point convaincu cependant si je ne l'avais pas été déjà, à aimer ce qui est aimable sans effort...

Faculté bienheureuse à exagérer la réalité comme un tzigane rythme violemment une valse entraînante; et surtout comme si la réalité ne suffisait pas pour intéresser et pour émouvoir, voilà ce qui contraint Mme de Noailles à tomber dans un étrange verbalisme. « Je me réveille toute engourdie d'un rêve que j'ai eu cette nuit. Ce n'était rien, mais c'était plus jeune que la jeunesse. Il y avait dans ce rêve Julien, et c'était un été tout petit, et rose et enfantin... » En transposant même une sensation directe, ainsi l'écrivain se laisse entraîner par la chaleur des mots jusqu'à construire une phrase qui veut se libérer des règles absolues : « C'était plus jeune que la jeunesse. » En vérité, voici un moyen d'expression *plus facile que la facilité*. Le raccourci : « Il y avait dans ce rêve Julien, et c'était un été tout petit, et rose et enfantin » fait image sans doute; il faut se défier pourtant de la façon dont ce raccourci se présente. Ainsi : « Dans ce rêve passait Julien par un été tout petit, rose et enfantin » m'eût paru plus conforme à la façon dont le rêve se présente à l'esprit. Mais peu importe : il ne faut pas chicaner un auteur sur des questions de détail qui n'ont, après tout, qu'un rapport éloigné avec l'œuvre elle-même, et qui, cependant comptent dans

l'ensemble. Autrement agaçant me paraît ce lyrisme volontaire déployé à tout propos, pour le moindre fait, pour le moindre geste et qui veut faire un sort à tout, comme un acteur met la valeur sur chaque mot : « Tu t'es levé, tu avais cet admirable regard de côté qui ne voyait pas les personnes, qui semblait se répandre dans l'air, si bien que tout ensuite dans la chambre avait tes yeux et brûlait. » Evidemment, ces exemples sont isolés, mais ils se répètent assez souvent au cours des ouvrages de la comtesse de Noailles pour qu'on ait le droit d'en tirer argument contre elle. Enfin la philosophie panthéiste elle-même qui se dégage des écrits de la comtesse de Noailles, ne lui appartient pas non plus en propre. Elle a été souvent exprimée, défendue par d'autres écrivains nombreux. Et l'auteur du *Visage Emerveillé* ne la renouvelle pas par la forme qu'il lui prête.

Il serait absurde pourtant, une fois ces réserves établies, de ne point faire, au milieu des bas-bleus actuels, une place à part et bien au-dessus à la comtesse de Noailles. A côté des Jane Catulle Mendès, des Annie de Pène — pour ne citer que les plus encombrantes — nous n'oublions pas Marguerite Audoux, Rachilde et Colette Willy qui sont bien supérieures à la plupart de leurs confrères mâles — la comtesse Mathieu de Noailles garde une attitude hautaine que lui confère son talent, Nous avons dit, en toute liberté, tout le bien et le mal que nous pensions de ce talent certain, et que nous désirerions voir diriger autrement. Mais cela n'est qu'une question personnelle d'optique littéraire. Et si nous avons dénoncé violemment les tendances périmées de ce talent, c'est que nous y croyions, c'est qu'il nous semblait dangereux par son pouvoir. Qu'on ne se y trompe pas : c'est là l'apanage exclusif du talent véritable à quelque école ou à quelque philosophie qu'il se rattache. Un art qui nous est étranger par plus d'un point, un art qui nous a souvent irrité par sa verbosité factice, a cependant retenu, captivé notre attention au point que nous avons été heureux d'avoir à le discuter longuement. En donnant uniment notre opinion, en la donnant de parti pris par rapport à un idéal littéraire que nous aimons, nous avons affirmé, une fois de plus, notre indépendance. Et nous savons que l'indépendance est toujours chère aux artistes quels qu'ils soient.

Gabriel REUILLARD.

Fille du prince Bassaraba de Brancovan et de la princesse, née Musurus, la comtesse de Noailles, née à Paris, descend du côté paternel, d'une deuxième famille régnante de Valachie dont les origines connues remontent au onzième siècle; et, du côté maternel, à une ancienne famille grecque d'origine crétoise dont plusieurs membres vinrent se réfugier en Italie, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, disent les biographes. Elevée à Paris, elle ne passa que quelques mois en Turquie dans son enfance et épousa, en 1887, le comte Mathieu de Noailles, fils du duc.

Dès l'âge de seize ans, la princesse Anna de Brancovan avait déjà publié quelques poésies remarquées dans *La Revue de Paris*. Devenue comtesse de Noailles, elle s'est consacrée aux lettres et elle a publié successivement : *Le Cœur Innombrable* (vers), 1901. *L'Ombre des Jours*, couronné par l'Académie Française (vers), 1902. *La Nouvelle Espérance* (prose), 1903. *Le Visage Emerveillé* (prose), 1904. *La Domination* (prose), 1905. *Les Eblouissements* (vers), 1907. *Les Vivants et les Morts* (vers), 1913. Elle a publié en outre des poèmes et des articles dans différents journaux et revues : *La Renaissance Latine*, *Le Figaro*, *Les Essais*, *Le Beffroi*, *Je Sais Tout*, de Paris, *Antée*, de Bruxelles, etc... M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique en 1904, la proposa pour la Légion d'honneur, mais le Conseil de l'Ordre ne ratifia pas cette proposition.

G. R.

== Coups d'ailes ==

La Commission du Suffrage universel de la Chambre vient d'adopter sans modification le texte sénatorial qui consacre pour les prochaines élections le vote sous enveloppe et quelques autres améliorations du même genre. J'aime, pour ma part, que du moment où l'on est bien décidé à ne pas en finir avec le scrutin d'arrondissement, tout ce que l'on pourra adopter ou ne pas adopter me paraît avoir une bien maigre importance.

Les gens qui proposent de supprimer la corruption électorale, de rendre au vote sa sincérité et sa vraie signification, en éliminant ses impuretés, ressemblent à ces médecins qui accablent un malade de drogues, alors que ce malade refuse de changer le régime qui a causé son mal.

Vouloir le scrutin d'arrondissement, c'est vouloir la corruption, la lutte sale et bête, le triomphe des médiocres, la domination des préoccupations malsaines. Vouloir supprimer tout cela sans supprimer le scrutin d'arrondissement est impossible, puisque c'est identique. C'est comme si l'on essayait de supprimer ma personne sans supprimer ma vie.

Mais il y a des gens qui sont ainsi faits, qu'ils espèrent toujours arranger tellement les choses qu'elles ne soient plus ce qu'il est dans leur nature d'être ; ces gens-là se mêlent de faire rendre à l'accordéon les sons du violon. Il est pourtant bien simple, si l'on veut récolter des pommes de planter un pommier, et si l'on veut jouer du violon, d'apprendre à jouer du violon.

Nous vivons constamment dans la fausseté et dans la contradiction. Nous voulons concilier la liberté avec le militarisme, la raison avec le dogme, la République avec la centralisation, le blanc avec le noir, le Grand-Turc avec Venise et le scrutin d'arrondissement avec l'honnêteté politique. Ce sont là pures charentonnades. Et toutes ces charentonnades sont la plaie de notre âge.

Autrefois, en effet, il y avait une logique dans les institutions. Elles ne valaient rien, mais elles n'avaient pas la prétention de valoir autre chose que ce qu'elles valaient. Quand le roi ordonnait, il ne disait pas : « Vous êtes libres » ; quand le prêtre prêchait l'abdication de l'esprit, il n'ajoutait pas : « Vous aurez tout de même du bon sens » ; quand on apprenait aux gens à tuer, on ne leur vantait pas les bienfaits de la paix.

On était ce qu'on était, bête et méchant, avec un grand respect pour la bêtise et pour la méchanceté. Aujourd'hui, nous sommes restés à peu près ce que nous étions ; seulement, nous passons le temps à flétrir ce que nous sommes. C'est pourquoi nous changeons les enseignes ; et, lorsque nous avons écrit sur les murs les trois mots fatidiques : Liberté, Égalité, Fraternité, nous nous promenons fièrement, les mains dans les poches, convaincus que nous sommes suffisamment libres, égaux et frères, bien que tout démontre que nous obéissons toujours, que nous nous montons toujours sur le dos les uns des autres et que nous nous haïssons toujours.

C'est en vertu du même procédé d'application de la forme, sans entamer le fond, qu'on va s'efforcer de changer le diable en ange en mettant une couche de blanc sur sa peau.

En vérité, je vous le dis, de ce mode de scrutin le parlementarisme mourra. Non de mort violente, non de malemort, mais tout doucement ; il agonisera et s'éteindra dans son lit ; gâteux d'abord, idiot ensuite, il expirera sans douleur.

Tel paraît, d'ailleurs, devoir être le caractère des révolutions de l'avenir. Car nous n'avons plus l'énergie de nos pères et nous nous contentons d'attendre que du ciel nous tombent des solutions toutes rôties.

Henry MARET.

Leur Justice

Pourquoi nous sommes-nous moqués ainsi de Ravary ? La justice civile ne paraît pas moins décrépite que la justice militaire. Comme l'autre, elle est aussi pitoyable aux riches que dure aux petits.

Chaque jour, du haut des comptoirs correctionnels, des vieillards adipeux et cruels frappent sans mesure des humbles qui ont commis quelques peccadilles.

Certains de ces défenseurs des digestions bourgeoises portent sur le visage les stigmates du sadisme. Leurs lèvres épaisses et pendantes sont volontiers ironiques. Ils se gaussent des pauvres échantillons d'humanité misérable qui tombent sous leur coupe. Tapinophages pour lesquels quelques coïncidences valent mieux qu'une bonne certitude, comme l'écrivit, jadis, douloureusement véridique, Jossot. Successeurs de saint Louis, vendant leurs arrêts pour moins de cinq louis : un ruban violet ou rouge !

C'est à ces faux bonshommes, à ces justiciers pervertis, à ces monomanes du crime ou du délit, à ces clients des proxénètes qu'est confié le soin de rendre la Justice ! Aussi, à travers les mailles du filet de notre Thémis nationale passent, avec une facilité extrême, les aigrefins de tout acabit. Les requins et les barbeaux — espèces de même chair molle et de conscience absente : tout en crocs — déchirent les mailles à coups de gueule vorace et continuent leur nage dans les eaux troubles et familières.

La Cour de Cassation, ce dernier rempart de la Justice républicaine, ne le cède en rien en cruauté bête aux organes inférieurs du monstre. Après s'être montrée clémentine et juste pour Dreyfus puissant, elle laisse le malheureux Durand sous le poids d'une condamnation atroce.

L'accusation portée contre Durand contenait, en elle-même, la preuve d'une sinistre plaisanterie. Il fallait être atteint de cécité incurable et faire montre d'une ignorance sordide des milieux syndicalistes pour accueillir la version rocambolesque éclose dans l'imagination diabolique des armateurs havrais sur l'assassinat de Dongé. Seuls, des journaux comme La Liberté, qui abandonnent toute pudeur dès qu'il s'agit de frapper la classe ouvrière, pouvaient accepter et servir à leur public cette version du « crime syndicaliste ». Durand, livré à la rage de la meute chargée de la défense des intérêts capitalistes, devait succomber et sa raison sombrer. Comment en aurait-il été autrement ? Il n'est rien de plus épouvantable que cette longue attente de l'exécution après la condamnation à mort. Chaque minute qui s'écoule et rapproche le patient du moment fatal est une agonie d'un siècle. Le coupable peut se préparer au châtiement. Il a tué. Il savait que son acte entraînait la peine de mort. Il sait, dans sa cellule, qu'il n'a plus qu'une chance de salut : la grâce présidentielle. Mais la mort peut venir, il a tué. De l'obscurité de sa conscience peut surgir la notion de la légitimité de la peine qui l'attend. Mais l'innocent ? Devant ses juges, il a dépensé toute sa force convaincante pour prouver qu'il n'est pas coupable. Il est là maintenant, abattu, atterré. Des murs et des barreaux sont seuls témoins de ses cris d'innocence. A quelle espérance se raccrocher ? Le ciel et la terre se dérobent et la raison s'écroule.

Et c'est là l'histoire de Durand.

Je ne sais si les jurés qui le condamnèrent, les journalistes qui préparèrent l'opinion et les faux témoins qui vinrent l'accabler ont le sommeil léger. Il est fort possible, après tout, que ces brutes n'aient pas conscience de l'énormité de leur acte. Mais pourquoi les magistrats de la Cour de Cassation qui, à la lumière aveuglante du dossier, ont aperçu le traquenard criminel tendu à l'innocent, n'ont-ils pas réparé, dans la mesure du possible, l'iniquité de cette condamnation ?

La forme, dit-on... la fôorme !

Durand est fou, son père est mort de douleur, sa mère est laissée dans la plus affreuse misère.

Consolez-vous, braves gens, la fôorme est respectée.

Henri FABRE.





De Tout un Peu

La part des lions.

C'est un bruit qui court depuis quelque temps déjà dans les milieux littéraires et théâtraux...

On prétend que Cora Laparcerie aurait maintenu sur l'affiche du théâtre qu'elle dirige *Le Minaret*, de son mari, Jacques Richepin, dans l'espoir que celui-ci serait compris dans la dernière promotion des décorés de lettres. Que s'est-il passé? Jacques Richepin ne fut pas décoré?

Il paraît cependant qu'il montrait, tous ces temps derniers, à qui voulait la voir, une lettre que Louis Barthou avait écrite à son papa, Jean Richepin: « Je vous promets que, si je suis toujours ministre, votre fils sera décoré à la prochaine promotion des écrivains. » Tout cela est plausible. On sait que notre ministre Barthou rêve d'être immortel. Et pourquoi n'entretrait-il pas, comme beaucoup, comme n'importe qui, à l'Académie française, où Richepin, le père, est, on le sait, grand électeur? Et alors, pour avoir l'appui du vieux lutteur fourbu, pourquoi notre mignon Barthou n'aurait-il pas promis la croix au fils à papa Richepin? Car, promettre et tenir, quand on est un politicien, cela fait deux...

Au pays des mouchards.

Ce pays c'est le Sénégal et, en particulier, la ville de Dakar, Notre confrère Pierron, du *Petit Sénégalais*, journal républicain de la colonie africaine, ayant pris à parti le gouvernement de M. William Merlaud-Ponty, a été attaqué, le 22 mai dernier, par un petit groupe d'individus dans lequel se trouvait le sieur Bonardi, et a reçu des blessures assez graves. Plainte a été portée par lui à la suite de cette agression, un jugement du 5 juin, à l'audience publique de première instance de Dakar, révèle que, lors de cette agression, un sieur Vidal, créature de M. William Merlaud-Ponty, aurait été l'agent provocateur. Or, malgré ce jugement, le sieur Vidal, agent provocateur, et reconnu comme tel par le jugement, est et reste greffier, employé de la République Française, au tribunal de Dakar. Mieux, comme punition de son acte, il lui est, par surcroît, octroyé un voyage en France à titre de convalescence, et la rumeur publique de Dakar prétend qu'il lui sera donné, à son retour, un avancement ou une augmentation, sans doute « pour services exceptionnels! »...

M. William Merlaud-Ponty est un gouverneur qui n'oublie pas les services rendus.

Contre les barbares, bon Dieu!

Gustave Téry est vraiment le plus drôle des journalistes. Ce n'est pas tout: un penseur aussi à la Brisset: l'arrivée du coureur Bouin sur une piste lui suggère fort à propos quelques idées militaristes et revancharde:

Il était visible au premier regard que ce beau gars avait parfaitement conscience de tout ce qu'il représentait à nos yeux; et par une ovation formidable, la foule lui témoignait qu'elle n'avait pas un moindre sentiment de sa valeur symbolique.

Car ce magnifique coureur, accueilli par l'hymne national aux applaudissements d'un peuple enthousiaste, n'était-il pas un grand symbole, le symbole de notre énergie retrouvée? Ne

signifiait-il pas notre ferme propos de remettre en honneur la force physique, qui demain nous sera peut-être nécessaire pour défendre l'esprit français contre les entreprises des Barbares? Oui, à voir le succès de cet athlète, on comprend mieux pourquoi le lourd fardeau du nouveau régime militaire est accepté chez nous avec une admirable résignation. Partout, on devine la même pensée, le même effort d'une grande nation qui se ressaisit, s'entraîne à la lutte, se défend déjà...

Hein! c'est tapé, ça! Depuis huit jours nous avons Bouin: les Allemands n'ont qu'à bien se tenir. Car chacun sait que les Barbares, les sacrés Barbares, ce sont les Allemands qui en veulent tant à notre bienheureuse civilisation française. N'est-ce pas, M. Gustave Téry?

Nos trois couleurs.

Sur le champ de manœuvres d'Aix, le drapeau vient d'être présenté au 145^e régiment territorial. A cette occasion, le lieutenant-colonel Mortemard de Boisse a prononcé ces vibrantes paroles:

« Soldats du 145^e territorial, votre drapeau, trop jeune pour porter dans ses plis des noms de batailles ou de hauts faits d'armes, n'en participe pas moins aux pages glorieuses de notre histoire militaire, parce qu'il est le drapeau de la patrie et qu'il porte les couleurs de la France.

« Le bleu », c'est l'immensité de l'espace, c'est la lumière éclatante qui luit également pour tous; le « rouge », c'est la force, de puissance que nous devons maintenir et accroître par tous les moyens.

« Le bleu, c'est la liberté! le blanc, c'est la fraternité; le rouge, c'est la colère qui nous monte au visage sous l'insulte; c'est notre sang versé sur les champs de bataille du monde entier et que nous sommes prêts à verser encore, s'il le faut.

« Ces trois couleurs sont inséparables, car, sans la liberté et sans l'union des cœurs, la force est stérile.

« Elles sont encerclées de franges d'or, car de leurs vertus réunies sort la richesse.

« C'est le drapeau qui vous guide dans la bataille et vous conduit à la victoire.

« ...Drapeau! je te salue. »

Ce n'est pas fort, fort, et ce n'est pas très neuf non plus, mais ça fait toujours bien, le ronron des mots soulignés par un roulement de tambours. Les élèves de Lamartine ont bien baissé...

=====

Il faut que tous les opprimés, ceux qui sont, à quelque degré que ce soit, contre l'exploitation capitaliste, contre le régime bourgeois, contre l'oligarchie financière, militaire et cléricale, s'abonnent, fassent abonner leurs amis à

La Barricade

l'organe véridique et véhément de notre collaborateur Victor Méric.

Le n° 8 de cette courageuse publication vient de paraître Réclamer partout le numéro: 10 centimes.

Le Numéro 10 centimes -:- L'abonnement d'un an 6 fr.

Philémon contre Baucis

Je cueille, dans les journaux de cette semaine, cette simple information qui, certes, n'a rien de sensationnel, mais qui — pour parler élégamment — est propre à nous induire en rêverie :

Comme elle refusait de l'épouser, M. Dondonné, cinquante ans, cultivateur, vitriole, à Montpellier, Mme veuve Santel, cinquante-six ans, qui restera aveugle.

On le voit, c'est d'une simplicité dont rien n'approche. M. Dondonné désire Mme veuve Santel et veut l'épouser. Comme Mme veuve Santel s'y refuse opiniâtrément, v'lan ! M. Dondonné lui jette le contenu d'un fiole de vitriol au visage, ce qui est bien le plus sûr moyen de parvenir à ses fins.

Ce fait-divers, en soi, n'a rien de particulièrement curieux. La somme des imbéciles qui souffrent et meurent d'amour, qui tuent par amour et qui n'ont jamais pu prouver leur amour qu'à l'aide du browning, du surin et du vitriol, est incalculable.

Pas de jour sans qu'on apprenne qu'un misérable fou a tué sa femme ou sa maîtresse, ou simplement celle qu'il convoitait pour des raisons de jalousie plus ou moins fondées. Pas de jour, non plus, sans qu'on soit informé qu'une détraquée s'est amusée à occire ou à défigurer celui qu'elle chérissait par-dessus tout.

Le nombre de ces mabouls augmente, du reste, dans des proportions effroyables. L'indulgence de jurés qui, par ailleurs, usent d'une férocité incroyable, constitue une sorte d'encouragement. L'opinion publique donne son approbation aux jurés. Il n'est pas un seul individu, mâle ou femelle, qui ne songe qu'un jour il pourra être conduit, lui aussi, à témoigner sa tendresse, revolver au poing.

Il y aurait à philosopher longuement là-dessus. On pourrait tenter l'analyse de ce sentiment de jalousie qui, au fond, a sa source dans le sentiment de propriété. L'homme considère la femme comme sa chose, son bien. La femme envisage l'homme comme son bien, sa chose. Chacun d'eux croit avoir droit de vie ou de mort sur l'autre et si on ne leur a pas accordé tout à fait ce droit, du moins leur a-t-on permis de le prendre.

Donc, rien que de très banal dans ce fait-divers sur lequel nous tombons en arrêt. Rien que de très banal, si ce n'est l'âge des deux héros, l'amoureux et la victime. Pensez donc. L'homme a cinquante ans sonnés. La femme en a cinquante-six. Il est donc vrai qu'on fait des bêtises à tout âge. Mais, tout de même, celle-ci dépasse la mesure. A l'âge où l'on est grand-mère, où l'on a fondé une famille et où l'on voit de petits bambins vous grimper aux genoux, provoquer encore des scènes de jalousie et exciter la fureur amoureuse d'un homme, c'est véritablement exagéré. Il est peu d'exemples de ce genre. En dehors de Ninon de Lenclos et de certaines courtisanes dont l'histoire nous a conservé les hauts faits, on ne voit guère que Sarah Bernhardt qui ait pu longtemps se permettre de semblables privilèges.

Mais que dire de l'homme, de ce cultivateur bouillant, plus impétueux que Roméo et plus féroce qu'Othello ? Passe encore de planter, de temps en temps, mais bâtir un foyer à cet âge... Sérieusement Cupidon abuse du pouvoir qu'il a sur les cœurs et ce petit dieu malin devrait bien se contenter de l'immense troupeau des jeunes et laisser en paix les pauvres vieillards.

Nous avons fait du chemin depuis Philémon et Baucis. Aujourd'hui, Philémon brandit un couteau et menace Baucis de l'égorger si elle ne cède pas à ses caprices. C'est le progrès. Et remarquez que Baucis est plus vieille que Philémon. Cinquante-six ans ! Si conservée que soit cette dame, on a le droit d'émettre quelques doutes touchant ses charmes probablement périmés.

Peut-être est-ce parce que notre jeunesse, chère à Agathon, se précipite vers les sports et nage dans les eaux du plus sordide arrivisme que les vieux croient devoir lui donner une leçon en cultivant la petite fleur bleue et en continuant la tradition amoureuse, laquelle consiste à s'entrégorger d'autant plus volontiers qu'on s'adore davantage.

Victor MÉRIC.



LES LIVRES

— *Le Jeune Amant*, par Paul Reboux (Flammarion). — Hélène Joussin, belle, mais touchant à la seconde jeunesse, se laisse aller aux bras d'un adolescent, Marcel Target, que son amour arrache aux amitiés perverses. Et c'est l'histoire commune et triste de la femme mûre et du jeune amant, de l'âge implacable qui met tous les jours un cheveu blanc, une ride de plus sur le front de l'amoureuse, et l'étaie toute vibrante encore sur la couche dédaignée. Les thèmes de la passion sont éternels, et c'est le propre du talent d'en tirer toujours une chanson nouvelle. M. Paul Reboux touche à ces misères de la vie d'une plume délicate, avec un sourire indulgent, une douce sensibilité. Sa psychologie est affinée par l'observation du milieu parisien, et je recommande particulièrement, comme un petit miracle de pénétration, telle lettre d'Hélène à Marcel destinée à écarter tout risque d'amour et dont l'effet est tout contraire ; l'âme féminine s'y dévoile toute. Le décor est Paris et la figuration des types de Paris, ce qui permet à M. Reboux de glisser, çà et là, quelques pointes fines de cette particulière ironie qu'on est habitué à savourer chez l'auteur d'*A la manière de...* et le critique du *Journal*.

Philémon, vieux de la vieille, par Lucien Descaves (Ollendorff). — Savez-vous ce qu'ils sont devenus, pendant l'exil, après l'exil, ces héros obscurs de la Commune, ces ouvriers, ces simples qui n'eurent point d'ambitions personnelles, qui donnèrent leur sang à l'idée, sans compter ? L'Histoire les oublie, elle ne les a même jamais connus ; l'Histoire ne connaît que des généraux et ceux qui profitent, après la bataille. Ils sont rentrés dans l'ombre, simplement, comme ils en étaient sortis ; ils ont souffert, ils ont repris l'outil, ils ont vieilli doucement, et je pense bien que la plupart sont morts. C'étaient des âmes ardentes, des âmes de poètes. Même eux, les Rouges de 71, les pétroleurs, comme on disait, ils n'ont pas compris les nouvelles orientations de nos luttes sociales ; ils les ont mal jugées, souvent, étant les hommes d'un autre temps, idéalistes, patriotes et scrupuleux. Ils se sont murés chez eux, fidèles à des souvenirs, entretenant une petite flamme échappée à la fournaise de la Cour des Comptes, de l'Hôtel de Ville et des Tuileries, ne sortant qu'une fois l'an, jour de fête et de deuil, pour la visite des camarades tombés au Mur. M. Lucien Descaves les a connus ; il a remué avec eux des cendres ; il les a vus, doux et probes, cultivant sur le bord de leur fenêtre, entre les fleurs et l'oiseau familier, des idylles conjugales charmantes et surannées, partageant entre frères d'armes le gâteau de riz du 18 mars, de l'Anniversaire. Et le livre de M. Descaves, monument de piété et de tendresse émue, qui dit toute la candeur de ces insurgés farouches, est une exquisite chose.

— *L'Amour Marié*, par Ernest Gaubert (Crès). — Deux époux en voyage de nocces tombent à Barcelone au jour de la récente insurrection. Ce voyage de nocces est un prétexte ; le livre tient tout entier en des scènes d'émeutes, décrits avec vie et couleur, en des portraits très caractérisés, aux contours nets, de militaires et d'insurgés. Un souffle d'héroïsme y passe. Le décor d'Espagne se découpe fermement sur le ciel bleu. L'œuvre fait honneur à M. Gaubert qui, d'ailleurs, a reçu sa récompense : on lui a attribué la Bourse nationale de Voyage. — Du même auteur, j'ai reçu *L'Esprit des Français*, anthologie de mots plus ou moins célèbres et méritant plus ou moins de l'être, parue à la Librairie des Annales.

— *Cri-Cri*, par Cyril-Berger (Ollendorff). — Je croyais mort le roman populaire, ou du moins définitivement avili par de mauvais ouvriers. MM. Cyril-Berger le ressuscitent, ou le relèvent de son abjection. Car, c'est bien du feuilleton, pour cette espèce de merveilleux romanesque attaché aux événements, l'histoire de ce gringalet de la Butte, jeté sans le sou sur le pavé de Paris, échappant, tant par son industrie que par l'intervention de personnages providentiels, à de multiples dangers, dont les moindres sont de mourir de faim ou d'être éventré par des apaches. Et ces descriptions du Paris miséreux, ces fenêtres ouvertes sur le monde inconnu de l'opprobre et de la faim, c'est bien de l'art. J'ai dévoré le livre avec avidité et j'ai la conviction que MM. Cyril-Berger sont sur le chemin d'une belle fortune dans les lettres. Ajoutons

que le roman est illustré par Poulbot. Ce nom seul me dispense...

— *Les Tendances présentes de la Littérature Française*, enquête de MM. Jean Müller et Gaston Picard (Basset). — Il y a 76 ou 77 collaborateurs à ce livre. Presque tous ont dit des choses intéressantes, car beaucoup ont du mérite et les autres aspirent à ce qu'on leur en reconnaisse. Je suis convaincu que ces plébiscites ne mènent jamais à une conclusion ; mais si nous ne sommes guère fixés sur les tendances de la littérature, nous avons du moins, lisant le livre, conversé agréablement avec d'honnêtes gens. MM. Müller et Picard ont droit à nos remerciements. Ils ont, d'ailleurs, écrit une très remarquable préface ; leur conclusion est un résumé moins remarquable, mais ce n'est pas leur faute.

— *Les Contes Arabes de Monsieur Laroze*, par Léon Baranger (Crès). — Ceci se dévore. M. Baranger a adapté à la moderne quelques-unes des *Mille et une Nuits*, de Galland.

Octave BÉLIARD.

Le Gérant : ERNEST REYNAUD.

Imp. F. DESHAYES

83, rue de la Santé. — Paris-13^e.

5 fr. et 7 f. 50
par mois

Œuvres Complètes illustrées d'Émile ZOLA

Hâtez-vous de souscrire.

La souscription
sera bientôt close.

EN 50 VOLUMES BROCHÉS OU 19 VOLUMES RELIÉS, FORMAT GRAND IN-8 JÉSUS (28-19)
13.000 pages de texte. — Liste des œuvres complètes d'Émile ZOLA. — 1 200 illustrations dus aux meilleurs artistes.

LES TROIS VILLES

Lourdes. — Rome — Paris

LES QUATRE ÉVANGILES

Fécondité — Travail — Vérité

ROMANS & NOUVELLES

Contes à Ninon. — Nouveaux Contes à Ninon. — La Confession de Claude. — Thérèse Raquin. — Madeleine Féral. — Le Vœu d'une morte. — Les Mystères de Marseille. — Le Capitaine Burle. — Nais Micoulin.

LES ROUGON-MACQUART

Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire.

La Fortune des Rougon. — La Curée. — Le Ventre de Paris. — La conquête de Plassans. — La Faute de l'abbé Mouret. — Son Excellence Eugène Rougon. — L'Assommoir. — Une page d'amour. — Nana. — Pot Bouille. — Au Bonheur des Dames. — La joie de Vivre. — Germinal. L'Œuvre. — La Terre. — Le Rêve. — La Bête humaine. — L'Argent. — La Débâcle. — Le Docteur Pascal.

ŒUVRES CRITIQUES

Mes Haines. — Le Roman expérimental. — Le Naturalisme au théâtre. — Nos Auteurs dramatiques. — Les Romanciers naturalistes. — Documents Littéraires. — Une Campagne (1880-1881). — Nouvelle Campagne (1896). — La Vérité en marche.

THÉÂTRE

Thérèse Raquin. — Les héritiers Rabourdin. — Le Bouton de Rose.

PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES

1^{re} combinaison : Les œuvres de **Jean Richepin**, 24 volumes.

2^e combinaison : Les œuvres de **Théophile Gauthier**, 34 volumes.

3^e combinaison : **50 vol. classiques** : Molière, 3 vol. ; Racine (J.), 1 vol. ; Corneille (P. et Th.), 2 v. ; Boileau, 1 vol. ; La Fontaine, 2 vol. ; Marivaux, 1 vol. ; Schiller, 5 vol. ; Goethe, 12 vol. ; Shakespeare, 6 vol. ; Dante, 1 vol. ; Pétrarque, 1 vol. ; Tasse (Le), 1 vol. ; Cervantès, 2 vol. ; Boccace, 1 vol. ; Le Sage, 2 vol. ; Rabelais (F.), 1 vol. ; Rousseau (J. J.), 1 vol. ; Voltaire, 1 vol. ; Chénier (A.), 2 vol. ; Desmoulins (C.), 2 vol. ; Bossuet, 1 vol. ; Malgerbe, 1 vol.

4^e combinaison : Œuvres de **Musset** et de **Flaubert**, 22 vol.

5^e combinaison : Collection littéraire formant 50 vol. de la Bibliothèque Charpentier et composée par les œuvres de : Alphonse Daudet, Theuriet, Ferdinand Fabre, Arsène Houssaye, Théophile Gauthier, Jean Richepin, Théodore de Banville, Hector Malot, Cattulle Mendès, J.-H. Rosny, E. et J. de Goncourt, Paul Alexis, etc. etc.

50 vol. brochés : 165 fr. payables 5 fr. par mois.

19 vol. reliés : 210 fr. payables 7 fr. 50 par mois (rel. rouge ou verte au choix) } Au comptant 10 0/0 d'escompte.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

NOM
PRÉNOMS
PROFESSION
DOMICILE
VILLE
DÉPARTEMENT
GARE
ADRESSE DE L'EMPLOI
JOINDRE A L'ENVOI LA PRIME GRATUITE
N°

Veillez me faire parvenir par la Librairie Fasquelle aux conditions détaillées par le prospectus dont je possède un exemplaire, les

Œuvres complètes illustrées d'Émile ZOLA

(1) En 50 volumes brochés au prix de **165 francs** payables à raison de 5 francs par mois.
En 19 volumes reliés (ROUGE VERT) au prix de **210 francs** payables à raison de 7 fr. 50 par mois.
Au comptant 100/0 d'escompte.

Fait à _____, le _____ 191

SIGNATURE

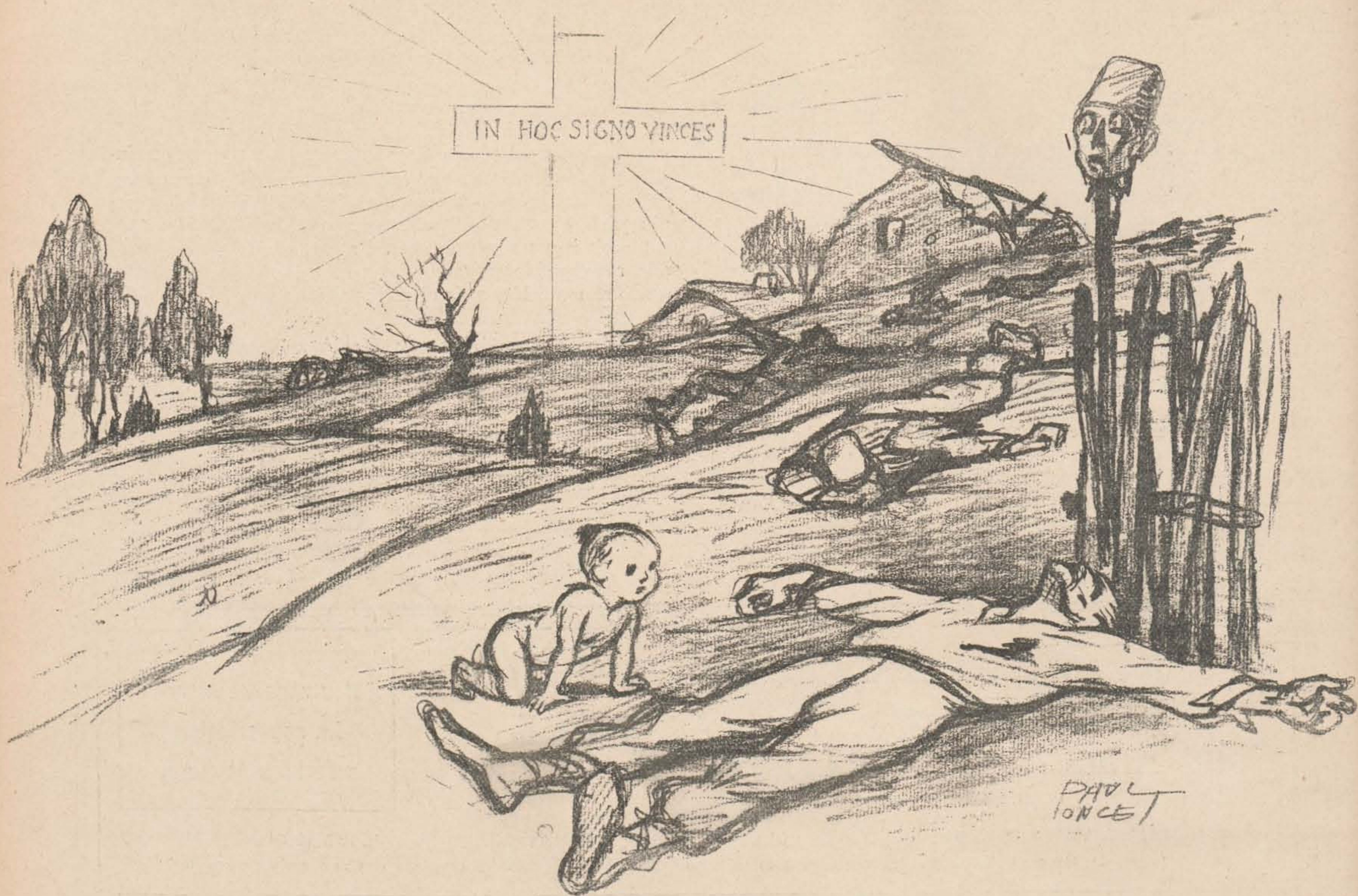
(1) Biffer le mode non choisi

Emballage gratuit. Port petite vitesse à la charge de l'acheteur.

A défaut de paiement de deux termes échus la totalité de la souscription sera exigible
Découper ou copier ce bulletin et l'envoyer, affranchi à 10 centimes, à M. DOLIÉ, aux HOMMES DU JOUR, 19, rue F.-J.-Rousseau, Paris.

CROISÉS MODERNES

Poésie et Musique de Xavier PRIVAS.



Croisés modernes

Moderato

leur triomphe des infidèles, Des rois et sultans, Et
 le Turc, des Byzantins, ont abandonné les plus belles terres de
 un peu plus de
 conquêtes nouvelles.

rallé

Justement fiers de leur victoire, Hère, sultans, que son cotte, Le plus de
 de gloire nous!

Xavier Privas

II

C'est au nom du Dieu de clémence,
 C'est au nom du Dieu de bonté,
 C'est au nom du Dieu d'équité
 Que ces monarques, en démence,
 Ont jeté toute une semence
 De mort sur notre humanité.

Gloire, gloire, quatre fois gloire...
 A ces modernes chevaliers
 Justement fiers de leur victoire:
 Superbe hécatombe,
 La tombe
 A pris les hommes par milliers!

III

Mais voici l'heure du partage
 Des pays chèrement gagnés
 Aux malheureux Turcs, résignés
 A subir cet affreux dommage;
 Et déjà le Bulgare, en rage,
 Fond sur ses amis indignés.

Haine, haine, quatre fois haine
 Entre ces bouillants chevaliers
 Que l'amour du lucre déchaîne,
 Entre eux vont se battre
 Ces quatre
 Hardis et nobles justiciers.

IV

Est-ce au nom du Dieu de justice,
 Est-ce au nom du Dieu de bonté,
 De clémence et de vérité,
 Que, pour un vague préjudice,
 Vont, derechef, entrer en lice
 Ces champions de la chrétienté?

Honte, honte, quatre fois honte
 A ces prétendus justiciers,
 Croisés de For, seul Dieu qui compte!
 Serbes, Grecs, Bulgares,
 Barbares,
 N'ont rien des anciens chevaliers!